Jean-Olivier Majastre

Imaginaires du refuge

« Une étrange maison qui se tient dans ma voix Et qu'habite le vent »

Pierre Seghers

Refuge Albert 1er (références page 36).

Ce texte reprend une intervention faite par l'auteur sous le titre « Images du refuge, refuges de l'image » lors du colloque sur les refuges organisé dans le cadre de « Fontaine en montagne » en novembre 1990. Nous remercions les promoteurs de cette manifestation d'avoir bien voulu nous autoriser à publier ces réflexions.

* Ces lignes ont été écrites en 1990. Depuis, les choses ont heureusement évolué dans le bon sens... (ndlr)

Bâti de pierres, tendu de toile ou tissé de rêve, tout refuge est d'abord un refuge imaginaire. Contre le froid, la nuit, la peur. Contre la solitude. Et cet imaginaire unit les hommes qui le construisent comme ceux qui l'utilisent, ceux qui le gardent comme ceux qui le cherchent, ceux qui le découvrent et ceux qui le retrouvent, ceux qui le quittent enfin pour rejoindre la vallée. Si les imaginaires communiquent plus immédiatement et plus facilement que les responsables du CAF et le Syndicat des gardiens de refuge*, c'est parce qu'ils s'inspirent d'une expérience originelle, une expérience partagée, ouverte aux territoires de l'enfance.

À en croire Gaston Bachelard dans *La poétique de l'espace* ou dans *La terre et les rêveries du repos,* le thème du refuge invite à la régression, à la recherche du temps perdu de la protection du sein maternel. Et la pratique d'échanger ses chaussures au seuil du bâtiment contre des chaussons anonymes devient rite de passage pour un univers préservé. Dans ce retour symbolique au giron, ce sont les valeurs de l'abri qui dominent, la chaleur, l'intimité. Chaleur physique, du poêle ou du repas, chaleur humaine surtout à laquelle peut s'abandonner celui qui, dehors, a dû lutter. Confort et réconfort se rejoignent alors pour se confondre dans l'intimité. La présence humaine est la première enveloppe protectrice et tout est affaire de bonne distance, entre la proximité chaleureuse et la densité gênante. Schopenhauer nous rappelle la fable des hérissons qui se rapprochent au seuil de l'hiver pour se ménager un peu de tiédeur mais ils se piquent et s'écartent alors, jusqu'à ce que, repris par le froid, ils se regroupent. Cette fable illustre bien les problèmes d'échelle à respecter dans les relations humaines, sans que l'on puisse situer exactement où finit l'intimité et où commence la promiscuité.

Le gardien est garant du degré d'intimité du refuge. Heureusement, il existe aussi des gardiennes, trop rares. Quand gardien il y a, il ne garde pas le refuge, qui se garde bien tout seul, mais sa femme. Le plus souvent en cuisine, cœur du refuge, refuge dans le refuge, lieu jalousement préservé, souvent violé. Manger en cuisine, partager le repas du gardien, pénétrer en ce saint des saints, et pourquoi pas ce sein des seins, tel est le fantasme ultime de qui s'aventure en refuge. Mais faute d'accéder à l'intimité familiale du couple tutélaire, il est amené bon gré mal gré à prendre sa part d'une ambiance resserrée où s'effacent les limites de la vie privée, où les bruits, les odeurs et les souffles s'échangent dans une promiscuité supposée bienheureuse des corps. Du réfectoire au dortoir, des structures collectives fortes, qui prennent leur modèle dans l'internat ou la caserne, assurent le triomphe d'une idéologie de l'égalitarisme forcé, dans l'ascétisme partagé et le mépris du confort. L'espace clos du refuge est traversé de rêveries intenses. Quand la pluie bat sa danse obsédante sur les tôles du toit ou que la neige épaissit le silence, le refuge devient un navire hors du temps, condamné à un voyage immobile, que l'on espère sans fin. Le désir d'éterniser le temps du refuge peut prendre la forme du cauchemar, dans l'angoisse de ne plus retrouver ses chaussures au matin et ainsi de ne plus pouvoir rejoindre le monde.

Deux souvenirs me relient à ces îlots de solidarité, ancrés en altitude. Dans le Valgaudemar, revenant tardivement d'une course en rocher pourri que nous avions largement sous-estimée, nous avons été rejoints en vue du refuge de Chabournéou par la gardienne venue à notre rencontre avec de la soupe encore fumante. Bien des années plus tard, cherchant notre chemin de nuit à la brèche de la Meije, nous avons été guidés par la lumière du refuge du Promontoire dont on avait laissé la porte ouverte à notre attention. Chaleur dans le froid, lumière dans la nuit, signes fragiles, ténus, signes trop précieux de l'amicale présence humaine. ■

Mario Colonel